

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 21 (1888)

Artikel: Piété et théologie : réponse à M. le professeur Astié
Autor: Narbel, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379428>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PIÉTÉ ET THÉOLOGIE

RÉPONSE A M. LE PROFESSEUR ASTIÉ¹

PAR

H. NARBEL

Cher et honoré maître,

Les articles que vous venez de faire paraître successivement dans la *Revue de théologie* ne passeront peut-être pas pour des articles de polémique. Vous n'avez attaqué personne, et, en vous adressant au public en général, vous n'avez donné à personne en particulier le droit de vous répondre. Mais ceux qui aiment à vous lire et qui y sont accoutumés, n'ont pas de peine à discerner où vont vos conseils et à qui s'adressent vos critiques. Ne rien répondre aux conseils serait sans doute paraître en faire peu de cas, ce qui supposerait beaucoup de présomption ; ne rien répliquer aux critiques serait se donner l'air de les accepter toutes. J'avoue que nous n'en sommes pas là, encore que beaucoup doivent nous toucher.

J'aurais à cœur de marquer en toute franchise les points sur lesquels vous me paraissez avoir trouvé juste et dit à notre public des vérités que nous avons tous besoin d'entendre. Je voudrais aussi, non pas, croyez-le bien, pour le simple plaisir de détourner sur la tête des autres des coups qui nous étaient destinés, mais pour saisir l'occasion de nous expliquer une

¹ Voir les articles intitulés : *Les résultats pratiques de la critique. Un Ecossais pieux et hérétique*, et *Les prédicateurs, ce qu'ils sont et ce qu'ils doivent être*, dans les numéros 1, 2, 3, 4 et 6 de la *Revue de Théologie* de 1887.

bonne fois, faire la part des responsabilités, chercher même parmi vos critiques justes celles qui se sont trompées d'adresse et, cela va sans dire, indiquer celles que nous ne pouvons, en conscience, accepter.

Mais, nous en tenir simplement à nous défendre, fût-ce en prenant l'offensive, ce serait faire une œuvre stérile, et bien peu digne du persévérant effort que vous faites pour triompher de la surdité de quelques-uns. Vous nous avez donné avec assez de clarté, dans vos articles, non pas si l'on veut, votre système, mais votre pensée inspiratrice, pour que nous puissions utilement montrer ce que nous en acceptons sans réserve, et ce qui nous paraît au moins incomplet. Nous y aurons gagné de notre côté la satisfaction de ne pas contribuer à faire, autour des appels d'une voix que nous respectons, un silence qui ne pourrait être que lâche et intéressé, et de ne pas compliquer des divergences d'opinion de ces malentendus qu'une fausse réserve entretient plus que tout autre chose.

* * *

En demandant à la direction de la *Revue de théologie* la permission de vous répondre, je ne me dissimulais pas que ma tâche n'était pas facile. Je sens mieux encore maintenant qu'elle est positivement dangereuse à plus d'un point de vue. Vous ne nommez personne, et, en relevant vos critiques quand rien ne m'y oblige, je m'expose à paraître avoir mauvaise conscience.

Vous avez en vue des hommes, un certain groupe religieux. Quels sont ces hommes ? quelle est cette école ? Vous ne l'avez guère définie qu'en la jugeant, et les jugements sont tels que c'est vraiment aller par plaisir au-devant des coups que de se classer soi-même, sans y être expressément invité, parmi ces gens-là. Il y a au moins de la naïveté à avoir l'air de réclamer une place parmi ceux dont vous nous dites que « ne pouvant ni mourir ni se transformer, ils en sont réduits à encombrer la voie, » parmi ceux que vous définissez « gens pleins de respect, d'une piété exagérée pour toutes les doctrines, les insti-

tutions du passé, et qui s'épuisent à galvaniser ce passé par des réveils artificiels comme eux-mêmes. »

Dans ce public vous vous en prenez surtout aux conducteurs, ou soi-disant tels, à ceux qui, au moins par devoir professionnel, ont fait connaissance avec une théologie plus libérale, avec la critique dont ils ne peuvent ignorer les résultats. A ceux-là, vous reprochez leur ésotérisme, leurs réticences, leur pratique de deux doctrines, l'une officielle et en harmonie avec les convictions de leurs troupeaux, l'autre, qu'ils n'osent produire au grand jour, et qu'ils se contentent d'exposer sous le manteau de la cheminée. Vous les rendez coupables de l'éloignement que la foule manifeste pour l'église, du fossé qui se creuse entre les gens instruits et le gros des troupeaux maintenus dans une ignorance qui n'est nullement *sancta simplicitas*. Vous nous les montrez résolus à s'épargner les déboires qui attendent les hommes capables de rompre en visière à ces conducteurs officieux « qui se croient très orthodoxes parce qu'ils seront d'une ignorance exemplaire, pourvus d'un esprit très étroit, de beaucoup de zèle sans connaissance et d'une langue d'aspic. » Si je vous ai bien compris, vous distinguez parmi eux les malins, vrais saint Pierre à Antioche, « théologiens diplomates et chefs de file opportunistes, » et les simples, orthodoxes de tradition, catholiques sans le savoir, défenseurs pieux d'une dogmatique aujourd'hui insoutenable, qui, faute de foi dans la force intrinsèque de la vérité, se réfugient dans le retour de Christ et « dans les espérances d'un royaume de Dieu à la Mahomet, devenu le dernier mot de l'école. »

En vérité, il faut plus que de la bonne volonté, il faut, je répète le mot, de la naïveté, pour se donner l'air, en prenant leur défense, de se ranger parmi des gens dont vous faites un tel tableau. Encore n'est-il pas sûr que ce rôle ingrat n'entraîne pas d'autres inconvénients. En acceptant comme fondés quelques-uns de vos reproches, je vais peut-être compromettre, et mécontenter s'ils me font l'honneur de me lire, ceux dont je me constitue ainsi le défenseur officieux sans qu'aucun d'eux me l'ait demandé.

Voilà peut-être l'inconvénient d'envelopper dans un juge-

ment sommaire, sans les désigner d'une manière suffisamment claire, les hommes auxquels on a des vérités à faire entendre.

Mais je ne voudrais pas pour toutes ces raisons me dérober à la tâche que j'ai assumée, peut-être un peu à l'étourdie, et faire semblant de ne pas savoir à qui vous en voulez, pour me dispenser d'accueillir des reproches dont quelques-uns sont parfaitement fondés. Il y a sous les gronderies d'Alceste un accent qui a je ne sais quoi de tendre et de cordial. Ceux qui vous ont peu pratiqué sont les seuls à trouver que votre style manque d'onction et que la charité ne perce pas dans vos censures. On sent que ceux sur qui vous frappez vous tiennent de près et sont un peu de la famille. Plus d'un de ceux à qui vous faites la leçon n'a jamais cessé de se sentir en communion essentielle avec vous. Il a applaudi à vos chauds enthousiasmes comme à vos ardentes indignations, il a été souvent plus édifié que scandalisé de vos hardiesses, et n'a guère ouvert un de vos écrits sans éprouver la sensation vivifiante de l'air qu'on respire sur les hauteurs.

Mais beaucoup de ceux que vous honorez de votre amitié ont trompé vos espérances. Vous leur reprocheriez volontiers, suivant une expression que vous avez un jour employée, de ne pas « oser être théologiens. » Vous les trouvez tièdes pour des questions qui vous passionnent, préoccupés ailleurs, surtout vous les trouvez timides. C'est eux au fond que vous rendez responsables de l'isolement où s'est éteint un le Savoureux. Au lieu de faire l'éducation des esprits, ils ont été occupés avant tout à ménager des préjugés. Je vais essayer de parler en leur nom, et si en le faisant je dis : nous, ce ne sera pas seulement à la façon de l'avocat défendant son client dont quelquefois le sort ne le touche guère. L'identification sera beaucoup plus intime.

Vos critiques les plus graves me paraissent malheureusement aussi les plus fondées. Vous nous accusez d'avoir substitué la dogmatique et le mécanisme à la vie, la tradition à l'expérience intime de la vérité, et d'être beaucoup plus soucieux de conserver le vase que de maintenir intacte la liqueur généreuse qui le remplit.

Je ne songe pas même à faire valoir ici comme circonstance atténuante une raison qui n'est qu'un fait d'expérience et non pas une excuse, c'est qu'avec le temps tout groupe religieux s'expose à tomber sous le coup d'une telle accusation. Vous êtes trop bon spiritualiste pour revendiquer pour la « mystique rationnelle » elle-même la puissance de garantir ses adeptes contre de tels accidents. Toute méthode est exposée à devenir infidèle à elle-même. Je serais même disposé à accentuer votre reproche en le précisant. Avant d'être dogmatique, notre erreur a été d'abord religieuse, et elle pourrait bien avoir consisté dans un manque plus ou moins inconscient de sincérité envers nous-mêmes. Si nous en sommes venus à attacher à la formule dogmatique une importance exagérée ou à entourer la lettre des Ecritures d'un faux respect que certainement les Réformateurs n'ont pas connu, c'est que nous nous cramponnions à la lettre à mesure que nous nous accoutumions à formuler nos sentiments à l'aide des paroles d'autrui. Nous avons manqué à cette règle si religieuse : Se montrer toujours absolument tel qu'on est. Je parle ici de nous, c'est-à-dire des hommes de la seconde et de la troisième génération du Réveil. Chez ceux de la première, le respect, même excessif, de la lettre, avait une cause bien plus personnelle, et s'alliait, au fond, avec plus d'indépendance dogmatique. Il ne serait pas malaisé de prouver que M. Gaussen lui-même est mort convaincu qu'il n'avait jamais cherché à formuler une théorie de l'inspiration.

Mais chez ses successeurs, la cause que je signale a agi, je crois, avec force. Les affirmations les plus originales de la Bible sont devenues une monnaie banale. Puis, l'expression religieuse de notre foi n'étant plus parfaitement d'accord avec nos sentiments, nous nous sommes accoutumés à faire de même pour la formule dogmatique. Pourquoi aurait-on été plus rigoureux pour l'une que pour l'autre ? Nous avons oublié que l'inspiration ayant une fois créé sa forme, il fallait à chaque inspiration nouvelle une forme nouvelle à certains égards. Mais d'ailleurs on n'était plus inspiré, comment serait-on resté original ? Nous avons ainsi contracté l'habitude d'entrer dans la dogmatique d'autrui, parce que nous avons laissé ce qu'il y

avait de plus intime et de plus sacré dans nos sentiments religieux s'exprimer dans une langue étrangère. De là, en particulier, si vous le voulez, les imperfections grossières de nos théories bibliques que nous reconnaissons, croyez-le bien, plus franchement et plus volontiers que vous ne semblez l'admettre. Nous ne nous serions sans doute pas imaginé que la meilleure manière d'honorer la Bible était d'en faire un code si nous n'avions pas contracté l'habitude de mettre en consigne les expressions de notre foi et de nos expériences religieuses. Voilà notre faute, et assurément nous la payons cher.

* * *

Une fois cette première faute commise, tout le reste en découlait presque fatalement. Certes, du moment qu'on était entré dans cette voie, les excuses n'ont pas manqué pour y persévérer. Si je les relève ici, ce n'est pas pour diminuer nos torts, mais uniquement pour demeurer dans la vérité. Il y a eu, pour rester dans l'ornière, de bonnes et de mauvaises raisons, si bien enchevêtrées les unes dans les autres qu'on nous voit presque tous occupés à les démêler sans que le résultat soit bien visible. Même les indignations d'Alceste n'ont pas encore fait, dans ce nœud gordien, l'effet de l'épée d'Alexandre.

Il est très regrettable que le vrai esprit scientifique, le sens critique, nous ait manqué, à nous ou à nos prédécesseurs, au point de ne pas sentir que les affirmations orthodoxes des pères du Réveil ne tenaient pas, comme nous nous l'imaginions, par un lien organique à leur chaude, sincère et active piété. Mais pourquoi faut-il qu'au moment où le malentendu eût pu se dissiper, les représentants d'une théologie plus libérale aient quelquefois agi comme s'ils tenaient à le perpétuer, en négligeant, à quelques très honorables exceptions près, de maintenir les manifestations de leur piété personnelle et de leur zèle chrétien au niveau de leur culture scientifique ? On compterait sur ses doigts les hommes qui, comme le père Bost, protestaient contre les étroitesse dogmatiques du Réveil, en continuant à s'inspirer de son souffle initial. Nous sommes

encore malades des blessures que nous avons reçues de ce côté-là, et quant aux hommes qui, dans nos troupeaux, tenaient avant tout et sans préjugés à la vie chrétienne, on les a vus se replier les uns après les autres sur l'orthodoxie, comme des enfants qui se hâtent de rentrer à la maison, un jour d'hiver où il fait froid.

Sans doute, une culture intellectuelle donnée aux troupeaux eût fait beaucoup pour dissiper cette impression. Nous avons essayé de suivre le conseil que vous-même ou un de vos amis nous avez donné, d'user de la prudence nécessaire, tout en jugeant le moment venu « de prendre corps à corps les difficultés qui entourent les idées courantes sur l'inspiration des Ecritures. »

Mais qu'est-il arrivé ? Tandis que nous entreprenions une tâche rendue plus difficile par le préjugé dont je parle, et aussi par l'ignorance de la Bible au sein de nos populations, tandis que nous ne refusions pas, à l'occasion, de nous compromettre, des hommes qui eux ne risquaient rien, semblaient faire à dessein de nous rendre la tâche plus délicate. Je ne veux pas dire qu'ils en aient eu l'intention, qu'ils aient cherché à nous contrecarrer dans l'éducation de nos troupeaux ; je ne leur prête aucun calcul de ce genre ; il n'en ont fait aucun, ni bon ni mauvais ; ils ont suivi, dans leur cabinet, le fil de leurs déductions, comme si les questions religieuses se traitaient à la manière d'un problème d'algèbre, comme si le peuple de nos églises, comme si les simples n'existaient pas. Je crois bien qu'ils ne faisaient pas absolument de l'art pour l'art, je veux admettre qu'ils se préoccupaient d'éclairer l'Eglise, mais ils ont paru oublier que la première condition pour persuader quelqu'un, c'est de se mettre à son point de vue, de s'enquérir de ses besoins, de sa manière de penser et même de sentir. Que j'en ai vues dans les brochures et dans les journaux, de ces dissertations, sur l'autorité des Ecritures entre autres, débitant avec beaucoup de gravité de véritables *truismes*, combattant comme étant celles du peuple des erreurs formelles dont la plupart des lecteurs populaires ne se doutaient pas, persistant à s'en tenir à des généralités, ou bien à des questions de

méthode, celles précisément que les hommes étrangers aux études théologiques ne savent juger que par les résultats.

Il est certain, par exemple, qu'un bon livre populaire sur l'histoire de la révélation, l'histoire du règne de Dieu, comme il en existe tant en Allemagne, nous eût rendu bien plus de services que ces introductions aux livres bibliques à tendance radicale ou conservatrice, n'importe, traitant les notions d'authenticité, de crédibilité, et les autres à un point de vue théorique, abstrait, formel, tout à fait en dehors de l'histoire des faits et des idées qui aurait vivement intéressé et peut-être éclairé le public.

Mais surtout ce qui a manqué, et souvent d'une manière criante, c'est l'intelligence des besoins et de la manière de raisonner du peuple chrétien. On semblait le traiter en enfant entêté, qu'il fallait à tout prix détourner du culte aveugle de la lettre des Ecritures, et au lieu de lui faire sentir la valeur spirituelle d'une conception plus religieuse de celles-ci, on s'est fait passer à ses yeux pour des profanes contre lesquels il avait à défendre sa foi à la révélation elle-même. Des hommes qui se disaient théologiens auraient dû mieux comprendre que les principes de Schleiermacher sont descendus profond dans le sol de l'Eglise et qu'on y sent vivement que la connaissance doit être en rapport intime avec la piété.

J'ai rencontré bien peu de laïques instruits et même peu de gens du peuple pieux qui attachassent une importance quelconque à la formule de l'inspiration. On pouvait s'exprimer devant eux sur ce point avec une grande liberté sans les scandaliser. Ce qui les choquait cruellement dans les traités dont je parle, ce n'était pas, comme on se l'imaginait gratuitement, la hardiesse d'une pensée dont l'audace n'avait d'ordinaire rien de bien effrayant, c'était la perpétuelle tendance à traiter le sujet par voie de restriction et de négation, c'était le sentiment d'insécurité où les laissaient des théories qui, au lieu de naître d'un principe spirituel et fécond comme une plante jeune poussant du sol, se présentaient uniquement comme une orthodoxie plus ou moins ébranchée. Et quand l'insuccès est venu, que les troupeaux sont allés ailleurs, on s'est plaint

souvent avec amertume de l'inintelligence d'un public avec lequel il n'y avait décidément rien à faire. N'eût-il pas été plus sage de convenir qu'on se trouvait en face d'un fait qui a son analogie dans le monde des appétits ? L'affamé qui se jettera sur la nourriture la plus grossière ne touchera pas une pierre. Le peuple, si désireux qu'il fût de connaissances religieuses, a toujours préféré le pain indigeste d'un enseignement sectaire, à la pierre d'une science qui quelquefois n'était pas même une demi-science.

Le fait que, sur certains points de critique, d'histoire, de méthode, nous étions d'accord avec ces théologiens, parmi lesquels il en est de fort estimables, n'était pas pour nous faciliter la tâche. Peut-être avons-nous été trop préoccupés de marquer ce qui nous séparait d'eux, du moment que les théoriciens valaient mieux que les théories, mais nous ne pouvions en conscience taxer de sot préjugé la défiance dont ils étaient les objets. Nous avons lu dans l'Évangile : « Elles ne suivront point un étranger, au contraire, elle le fuiront, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers, » et sans vouloir, Dieu nous en garde ! contester le titre de disciples du Maître à tous ceux qui avaient entrepris de faire ainsi l'éducation intellectuelle de notre peuple chrétien, nous étions bien obligés de dire que si les brebis ne les écoutaient pas, c'est qu'à force de solliciter les étrangers d'entrer dans la bergerie, ils avaient fini par prendre leur accent et leur voix.

Et puis, j'allais oublier les journaux ! Je ne veux pas en dire du mal, mais ils nous en ont fait. Vous avez fort bien dépeint ces hommes, sur lesquels il faut avouer que vous frappez avec une prédilection toute particulière, hommes qu'on ménage dans certains milieux, non parce qu'on respecte leur piété, ni même parce qu'on craint de froisser inutilement leurs scrupules, mais parce qu'on les redoute, peu savants, mais au verbe haut et tranchant ; ces prétendus simples, comme vous dites, qui, tout en affichant de dédaigner la théologie, en ont une et fort exclusive. Mais ces hommes, je vous prie, à quelle école se sont-ils formés ? Quels sont les pères de ces prophètes ? — Je vous dis que ce sont les journaux religieux. Les

journaux ! Ne craignez pas que j'en parle avec amertume. Lequel de nous en aurait le droit ? Qui est-ce qui, aujourd'hui, n'y a pas écrit ? Mais c'est justement qu'on y contracte des habitudes de plume d'autant plus fâcheuses qu'elles sont plus étrangères au caractère personnel de l'écrivain... Où est-il admis qu'on parlera pertinemment de ce qu'on ignore ? Où tranche-t-on d'un mot une question ardue ? Où trouvera-t-on préconisées des solutions qui se recommandent par leur simplicité.., à défaut d'autre chose, c'est vraiment le cas de le dire ? Où cultive-t-on comme un genre le ton d'autorité qui en impose au vulgaire ? Où traite-t-on son public à la fois comme un enfant ignorant qu'on morigène et comme un enfant gâté qu'on flatte ? — Pardonnons au journal, en raison du bien sérieux qu'il a fait en plus d'un domaine, tout le mal qu'il a fait à la théologie, à l'étude sérieuse et approfondie des questions !

Vous le voyez, les excuses ne nous manquent pas. Notre tâche était ardue. Nous étions mal armés pour l'entreprendre. On ne nous a pas aidés, au contraire. Trois gros obstacles. Que vouliez-vous que nous fissions contre trois ? Et pourtant nous ne sommes pas morts.

La meilleure preuve, c'est que nous faisons notre confession. Il me semble que, pour un groupe religieux, reconnaître ses torts, c'est affirmer à la fois son existence et son droit à l'existence, puisqu'un aveu de ce genre engage l'avenir. Il faut pour cela, il est vrai, que la confession ne soit pas une simple affaire individuelle, mais si je ne me trompe, ce que je vous dis ici résume assez fidèlement des pensées que j'ai entendu exprimer chez nous de plusieurs côtés.

Toutefois, confession, apologie ou comme vous voudrez l'appeler, l'exposé que je vous fais ici, est après tout un retour vers le passé, et comme tel, une œuvre stérile. Je le sens vivement, je vous l'assure, et c'est ce qui m'a rendu plus bref que le sujet ne l'eût comporté. Rien n'ennuie le public, même le public restreint et choisi qui lit une revue de théologie, comme la défense de gens qui expliquent pourquoi ils n'ont pas réussi. C'est bien là le reproche que vous nous adressez, n'est-ce pas ?

Notre faute, à vos yeux, consiste à n'avoir pas su réconcilier de bons esprits de notre génération avec l'Évangile, à avoir peut-être accru leurs préjugés. Je vous avoue que si je n'avais eu d'autre mission que de nous défendre contre ce reproche, le silence m'eût coûté assurément, mais j'aurais, après tout, préféré me taire.

Mais, nous avons mieux à faire qu'à récriminer sur le passé. Il y a un mot à dire, sinon sur l'avenir et pour esquisser un programme, au moins, sans vouloir regarder plus loin que l'heure présente, pour déterminer ce que nous sommes arrivés à sentir et à vouloir. Cela suffira, je crois, pour marquer les obligations que nous vous avons, les points sur lesquels nous sommes actuellement d'accord avec vous, et ceux sur lesquels il est assez peu probable que nous nous rencontrions complètement avec vous dans l'avenir.

* * *

Je crois qu'à cette heure nous souhaitons sincèrement être nous-mêmes. Vous nous avez beaucoup aidés à découvrir combien nous le sommes peu et combien nous l'avons peu été. Vous ne nous avez pas rendus infidèles au souvenir des hommes du réveil, mais vous nous avez accoutumés à la pensée que ceux qui aspirent à être leurs continuateurs doivent faire leur compte de se séparer d'eux sur beaucoup de points. Et pourtant, si naturelle et élémentaire qu'elle soit, cette pensée risque bien d'éclaircir nos rangs, de nous effrayer en nous montrant combien notre tâche est, à maint égard, plus délicate que la leur. Il est bien autrement difficile d'être les continuateurs authentiques d'un mouvement qui a été bon, que les réformateurs d'un état de choses mauvais. Plus leur passé dont il nous faut nous détacher sur quelques points est respectable, plus leur foi, qui tend à s'immobiliser à l'heure présente, a été à son heure, jeune et vivante, plus nous aurons de peine à sortir de leur ombre pour contempler le même soleil qui a réjoui leur regard. Je crains beaucoup pour nous cette illusion d'optique qui, à distance transforme un initiateur qui a été

comme tel, un homme nouveau, en un conservateur qui veut être simplement un maître.

Nous n'avons pas assez oublié nos origines pour méconnaître que le seul moyen d'être nous-mêmes, ce n'est pas de nous battre les flancs pour être originaux, mais d'obéir à une inspiration. Seulement, nous ne voulons pas chercher celle-ci en dehors de l'esprit de vie. La lumière de la vie ne se sépare pas pour nous du salut qui est en Christ.

Le salut à son tour n'est pas l'acceptation d'une orthodoxie, mais l'union personnelle avec le Fils de Dieu, et le renouvellement intérieur à son image. Le Nouveau Testament ne sera pas pour nous un code ; les paroles de Christ, les exemples de ses apôtres seront pour nous une inspiration, une règle intérieure, et non pas une collection de préceptes. A cet égard nous serons d'accord, vous et nous. Je vous demanderai tout à l'heure la permission de marquer en quoi notre conception des Ecritures nous paraît différer trop de la vôtre pour que nous puissions conserver grand espoir de nous entendre complètement avec vous.

Plus nous avons besoin d'être nous-mêmes, plus nous avons peur d'un des fruits de l'intellectualisme religieux, l'émiettement de l'esprit sectaire. Je ne songe pas un instant à mettre le pied sur le terrain ecclésiastique. Nous avons suffisamment éprouvé quelle communion intime peut exister entre des âmes qu'abritent des dénominations diverses, et quelles divergences irréductibles peuvent se perpétuer sous une confraternité extérieure. Assez peu d'accord sur les formes et les institutions du royaume de Dieu, nous convenons sans hésiter qu'aucune de ces formes ne doit être élevée assez haut pour devenir un obstacle à l'unité spirituelle. Nous ne concevons pas d'autre unité que celle-ci, mais celle-ci, nous en avons pris la passion, en voyant de combien de faiblesses nos divisions ont été pour nous la source, à combien de mesquines jalousies, de manques de droiture, de procédés honteux elles ont condamné des esprits de qui on eût mieux attendu. Cette passion de l'unité par le lien de l'esprit qui n'essaye pas de triompher à coups de procès de doctrine est, je pense, moins dangereuse que celle de

l'unité extérieure, mais je pense aussi qu'elle a le droit de ne pas être moins ardente. En la recherchant nous tâcherons d'être conséquents, et nous envisagerons comme étant des nôtres plutôt ceux qui la réalisent sans en parler que ceux qui la prêchent sans savoir la pratiquer. Nous nous sentirons plus d'accord au fond avec le pieux disciple de M. Gaussen, dût-il ne pas nous épargner les anathèmes et enseigner que le soleil tourne autour de la terre, qu'avec le théologien éclairé qui dira sur le spiritualisme d'excellentes choses, mais qui méprisera intérieurement « ces gens-là, » et si nous voulons l'unité, nous tâcherons avant tout de bannir du milieu de nous le pharisaïsme qui y fait obstacle.

Dans ce sens, si vous le voulez, nous serons piétistes. L'épithète que vous avez, sinon inventée, du moins popularisée à notre détriment, n'a rien en soi qui puisse nous déplaire, et je vous avoue que la distinction que vous faites entre le piétisme qui pour vous représente le passé, et le mysticisme qui à vos yeux figure l'avenir, me paraît une affaire de mots dont nous pouvons sans inconvénient renvoyer le règlement à plus tard, quand le plus pressant aura été fait.

Nous chercherons de notre mieux à être courageux, plus que nous ne l'avons été trop souvent. Nous tâcherons d'apprendre à l'école d'Alceste qu'il faut savoir résister en face même aux gens pieux, même quand ils essayent, pour faire ménager leurs préjugés, de se donner pour des faibles ; mais nous tâcherons aussi de garder la meilleure part de notre courage pour dire la vérité à ceux qui font de leur grand savoir une orthodoxie à peu près aussi sèche et un peu plus orgueilleuse que celle du XVII^e siècle. Nous nous permettrons de trouver qu'après tout il est moins criminel de calculer quelle est celle des sept trompettes qui vient de sonner, et de demander si les journaux religieux, les facultés de théologie et les clergés ne seraient pas « les trois esprits immondes semblables à des grenouilles, » que de scandaliser les faibles par l'alliance étroite d'un esprit rigoureusement scientifique et d'un cœur sans charité.

Mais le fait même que nous marquons ainsi notre accord sur le terrain religieux avec des hommes dont nous n'hésitons pas

à trouver la théologie puérile, vous montrera suffisamment combien nous nous rencontrons avec vous sur une question qui vous tient fort à cœur : la distinction entre la foi et la théologie.

J'espère ne pas vous compromettre et de ne pas faire de vous « le piétiste malgré lui » en constatant cette unité de sentiments. Un jour qu'on vous reprochait de faire dépendre le réveil de l'Eglise d'une rénovation de la théologie, vous avez répondu qu'on faisait de la théologie pour apprendre à s'en passer. Parole où seule l'ignorance pourrait voir un simple paradoxe, et qui revient à dire, si je ne me trompe, que la dogmatique n'est gênante pour la foi que quand elle aspire à se confondre avec cette dernière, ce qu'on a, il est vrai, toujours la disposition à faire chez nous.

Il me semble que l'accord sur ce point a une grande portée, car tout ce que vous avez reproché au piétisme moderne revient plus ou moins à l'accusation d'avoir substitué la dogmatique à la vie, ce qui ne peut guère signifier autre chose que d'avoir identifié l'une à l'autre.

Nous sommes tous convenus, vous comme nous, que la dogmatique doit procéder de la piété, aspirer seulement à la formuler, s'y adapter avec une fidélité croissante et, naturellement, se transformer à mesure que la vie progresse. Nous acceptons par là même les uns et les autres les diversités de nos dogmatiques ; elles varieront en effet, non pas parce que notre conception de la piété sera essentiellement différente, mais simplement parce que nos formules seront autres suivant les individus et suivant les Eglises, qui auront reçu des dons différents et percevront autrement les mêmes vérités, comme vous le marquez au reste dans votre apologue final ; la tâche de la dogmatique étant dans ce cas de rendre ses formules le plus religieuses et par là le plus compréhensives possibles.

Outre cet accord essentiel, il serait chimérique de vouloir en poursuivre un autre, car réclamer une dogmatique identique serait une contradiction, la négation même du principe qui nous est commun. Si donc, tout à la fois, nous sommes d'accord sur la méthode, et si d'autre part, ainsi que nous ve-

nous de le voir, nous n'avons pas lieu de nous préoccuper de nos diversités dans la manière de formuler notre piété, quelle divergence de quelque importance peut-il encore exister entre nous ? J'ai cherché à m'en rendre compte, et je ne sais si je parviendrai à bien marquer cette différence, plutôt formelle il est vrai, que fondamentale, mais qui n'en a pas moins son importance, puisqu'elle me paraît tenir, sinon à la conception même de la vérité religieuse, du moins à sa définition.

Nous concevons un peu autrement que vous les limites du domaine sur lequel s'étendent les expériences de la piété chrétienne. Vous le bornez exclusivement à l'élément moral et religieux. Nous, tout en partant de là, nous l'étendons en une certaine mesure à la sphère intellectuelle, estimant que c'est le seul moyen de ne pas sacrifier des éléments importants de la vérité religieuse et morale. Je n'ai pas la moindre prétention d'épuiser ce grand sujet, mais je voudrais préciser ma pensée par un petit nombre d'exemples, en choisissant les points sur lesquels le désaccord de nos deux conceptions me paraît ressortir avec le plus de clarté.

Sur la notion de l'autorité, en général, nous ne voulons reconnaître comme vous d'autres droits que ceux de la vérité. Tout ce que l'Écossais nous dit à ce sujet rencontre notre plein assentiment, et, comme lui, nous trouvons coupables et hypocrites, dût ce jugement retomber un peu sur nous-mêmes, les tentatives des théologiens de plier les faits à des théories préconçues, sur l'inspiration des Écritures par exemple. La confiance en une autorité religieuse, qu'il s'agisse de celle des apôtres, de la Bible ou de telle autre, consiste non pas à croire que cette autorité possède un pouvoir quelconque sur la vérité pour la faire ou la déterminer, mais à admettre qu'elle est d'accord avec la vérité. Dans ce sens, nous disons comme vous qu'il n'y a pas d'autorité en matière intellectuelle. Je vous assure qu'une des alliances qui nous paraissent les plus compromettantes est celle des hommes pour qui le principe formel de l'autorité constitue l'essentiel de la religion, de ceux pour qui la vérité ne vaut que par des appuis extérieurs, de ceux qui, catholiques, disent avec J. de Maistre : « Peu importe la ma-

nière dont on définit un dogme, l'essentiel c'est qu'on le définit, » ou, protestants, feraient avant tout de la religion un refuge pour la paresse d'esprit.

C'est d'une tout autre manière, et à un tout autre point de vue, que nous concevons qu'une autorité religieuse, celle de Jésus-Christ par exemple, s'étende à certains égards jusqu'à la sphère intellectuelle. C'est parce que nous ne voyons pas la limite de ces deux domaines. La distinction que vous établissez entre l'élément moral et religieux d'une part, l'élément intellectuel de l'autre, me paraît, je vous l'avoue, une abstraction. Prétendre ici tracer une limite absolue, c'est, nous semble-t-il, méconnaître la relation qui existe entre les diverses facultés humaines, c'est ne pas tenir compte suffisamment de ce fait proclamé par l'histoire de l'esprit humain que les impulsions de la conscience ont toujours été fécondes pour l'intelligence, et que l'illumination intérieure et spirituelle réagit sur la connaissance. C'est ne pas rester complètement fidèle au principe que vous-même avez si vigoureusement revendiqué, que le savoir sans vie n'est pas un savoir digne de ce nom, et que dès lors savoir et vie sont unis par un lien organique qu'il ne faut pas déchirer par une distinction purement logique et abstraite.

Il est parfaitement vrai que notre foi elle-même en une autorité religieuse quelconque implique à priori une certaine limitation de cette dernière. L'ascendant religieux qu'exerce sur nous un de nos semblables est fait pour une bonne part de la confiance que cet homme ne cherchera pas à sortir de sa compétence, ne s'ingérera pas dans un domaine étranger, n'affirmera que ce qu'il sait, en un mot ne substituera pas à l'autorité de la vérité son autorité personnelle. L'autoritarisme est l'ennemi de l'autorité. Telle est au fond la nature de notre confiance en Jésus-Christ lui-même. Plus notre foi en lui dépendra, comme il convient, de l'expérience intime de sa puissance pour sauver et pour sanctifier, plus elle reposera sur la conviction de sa sainteté parfaite, plus aussi nous serons disposés à admettre d'instinct que l'enseignement de vérités purement intellectuelles et scientifiques sera étranger à son

ministère. Mais je dis purement intellectuelles, car il est certain que l'enseignement de Jésus-Christ renferme des propositions qui, religieuses de leur essence, sont des affirmations positives, supposent un savoir, peuvent être l'objet de théories, en un mot, rentrent par quelques points dans la connaissance intellectuelle. Celles-là tirent précisément leur valeur du fait qu'elles se présentent, non comme des déductions logiques, mais comme un témoignage indissolublement uni à la conscience de son union parfaite avec le Père. Prenez les enseignements sur sa personne, sur ses relations avec le monde invisible, sur le développement futur de son Royaume, faites la part aussi large que vous voudrez aux expressions symboliques ou poétiques, comme dit Schleiermacher, faites si vous le voulez la part de la tradition, il restera suffisamment parmi les déclarations de Jésus-Christ dont l'authenticité ne fait pour vous comme pour nous pas l'ombre d'un doute, des assertions qui rentrent dans la catégorie dont je parle. Je dirai même que ce sont les paroles de ce genre qui portent souvent le cachet le plus frappant d'authenticité. Il ne servirait ici de rien de répondre avec l'Écossais : « Cette façon de raisonner implique plusieurs problèmes préalables qu'il faudrait d'abord résoudre... Dans quelle mesure la divinité du Christ a-t-elle été voilée quand il a pris notre nature. Que faut-il penser de ces expressions : « Il s'est fait pauvre, il a crû en sagesse, il a été fait en toutes choses semblable à ses frères ? » — Car nous concevons parfaitement que, dans son abaissement, le Christ ait pu ignorer, comme il l'a dit lui-même, des choses à la connaissance desquelles les hommes ne peuvent arriver que par un travail long et spécial de l'intelligence ou en recourant à des informations. Mais il n'en est alors que plus frappant que tandis qu'il s'abstenait d'affirmer certaines choses, il en est d'autres qu'il énonçait de toute la force de son autorité. Il ne nous reste donc que cette double alternative : Ou bien Jésus a affirmé, sur les points que j'ai énumérés tout à l'heure, des choses qu'il ne pouvait savoir, sachant qu'il ne pouvait les savoir, et alors que reste-t-il de son autorité morale et religieuse, que reste-t-il de sa sainteté parfaite ? On voit, au reste, ce

qu'elle devient dans la pensée de ceux qui lui dénie cette autorité-là. Ou bien ces vérités, intellectuelles et métaphysiques par quelque côté, tiennent à sa conscience divine. Il les a proclamées parce qu'elles étaient, avec cette conscience, dans une relation difficile sans doute à saisir pour nous, mais étroite et indissoluble, et nous voyons par là qu'il est impossible de tracer, comme vous paraissez le vouloir, une frontière rigoureuse entre le domaine moral et religieux et le domaine intellectuel et métaphysique.

Il y a un ordre de faits où cette impossibilité me paraît surtout saisissable, et où l'on ne peut maintenir votre distinction qu'en supprimant des éléments essentiels de l'enseignement du Maître. Vous comprenez que je veux parler de l'eschatologie. Je reconnais que le sujet n'est pas facile à aborder, en partie par le fait de nos propres erreurs, qui constituent une des pages humiliantes de l'histoire de la théologie protestante, comme le montrent des articles parus en même temps que les vôtres dans cette même Revue. Mais je veux surmonter l'embarras qu'on pourrait éprouver à traiter un tel sujet devant un homme qui a parlé si spirituellement de Papias, et d'ailleurs m'en tenir à l'essentiel. Si vous n'avez guère touché à l'eschatologie dans vos articles, vous en avez souvent parlé ailleurs, et l'importance que nous attachons à ce sujet est un des reproches que vous nous avez adressé avec le plus d'insistance.

Vous voudriez, si je ne me trompe, réduire la partie positive de l'enseignement eschatologique du Nouveau Testament à la simple certitude de notre immortalité et de notre réunion personnelle avec Christ et avec nos frères rachetés. Il est permis de demander d'abord si, même réduite à ces simples proportions, la foi à nos destinées futures ne dépasse pas les affirmations purement religieuses, et si, ici, la limite dont j'ai parlé ne s'efface pas entièrement. Mais j'aime mieux vous demander si en fait c'est à cela que se réduit le contenu positif des enseignements du Christ ; s'il n'a pas esquissé un programme eschatologique beaucoup plus détaillé, par exemple dans les paraboles du Royaume des cieux, c'est-à-dire dans l'une des parties à la fois les plus populaires et les plus certainement authen-

tiques de son enseignement et si la confiance que nous avons dans la parole du Christ, dans son autorité religieuse, ne s'y trouve pas impliquée ?

Sur la valeur religieuse de l'eschatologie elle-même j'invoquerai au besoin le témoignage de Rothe que vous aimez à citer.

« La pensée du jugement devient pour le serviteur de la Parole plus sérieuse, plus vivante, plus effrayante même, quand il se la représente comme liée au retour du Seigneur... Le retour du Seigneur va de pair avec l'accomplissement de son règne. Il est bon pour le prédicateur de l'Évangile de graver profondément dans son esprit la pensée de cette manifestation de la gloire de Christ. Elle lui rendra la confiance quand il se verra troublé par le doute dans une vocation comme la sienne, qui est tout entière une vocation de foi... L'espérance du retour de Christ est-elle vraiment aujourd'hui si commune, est-elle vivante, ferme, énergique, comme au premier temps de l'Église où on attendait journellement l'apparition de Jésus-Christ ? Pourtant, pour être vraiment efficace, il faut qu'elle n'ait rien perdu de cette énergie. Cette espérance suppose d'ailleurs bien d'autres articles de foi, et elle appartient à un ordre de conceptions que le christianisme abstrait et spiritualiste de notre temps a fort négligé ¹. »

Mais je ne voudrais pas faire porter sur ce point très spécial le poids de notre discussion. Je n'ai cité l'eschatologie qu'à titre d'exemple, en cherchant à montrer comment c'est notre conception de la piété elle-même et du domaine sur lequel elle doit s'étendre, et non pas un besoin de dogmatisme ou un instinct traditionnel qui nous porte à assigner à l'autorité normative de la Parole de Jésus-Christ une place plus grande que celle que vous paraissez lui faire dans votre point de vue.

Il ne me reste presque plus de temps et de place pour vous parler d'un sujet que vous vous attendiez peut-être à me voir traiter longuement, puisque vous vous y êtes beaucoup arrêté, notre conception des Écritures. Mais après ce qui vient d'être

¹ Rothe, *Entwürfe zu den Abendandachten über die Briefe Pauli an Timotheus und Titus*, pag. 259, 260.

dit, cela me semblerait assez superflu, et, si je ne me trompe, nous pourrions nous contenter de quelques mots. D'abord, vous trouveriez chez nous des hommes avec lesquels vous vous entendriez sans peine. Ce n'est certainement pas dans nos rangs qu'il faut chercher les représentants de la théorie mécanique et littérale de l'inspiration que vous vous êtes surtout attaché à combattre. Vous les rencontreriez plutôt à cette heure parmi les représentants de l'orthodoxie traditionnelle avec lesquels personne, je crois, jusqu'à ce jour, ne s'est avisé de nous confondre. Je vous avouerai même qu'on a trouvé parmi nous que la montre de votre sympathique Ecossais retardait un peu et qu'il s'attachait à combattre des conceptions bien surannées, qui ont à peu près disparu, au moins dans la partie masculine de nos troupeaux. Quand nous revendiquons l'autorité de la Bible, ce n'est plus, je crois, pour en faire un manuel de géologie ou d'histoire ancienne. Cet homme excellent nous demande si « tout en maintenant la réalité de la nature divine et de la nature humaine de Christ, on ne pourrait pas arriver à quelque chose comme le point suivant : pour tout ce qui concerne la morale, le bien et le mal, la sainteté, la justice, l'amour, Jésus-Christ s'est montré infailliblement fidèle à la nature de son Père, mais quant aux détails de l'histoire ancienne et quant à d'autres questions purement humaines, il aurait puisé ses informations à la même source ouverte à ses frères. » Quand il nous demande cela, il nous propose avec quelque timidité une solution qui, je pense, a généralement prévalu parmi nous. Mais il nous fait l'effet de n'avoir pas suffisamment précisé ses alternatives. Qu'il s'agisse de l'autorité de la Bible ou de celle de Jésus-Christ, et vous accordez que les deux questions sont étroitement connexes, puisque l'autorité du Maître et celle des apôtres sont, sinon semblables, au moins de même nature, nous sommes arrêtés par une tout autre difficulté que celle qui l'a préoccupé. Nous nous demandons non pas si l'autorité en question s'étend à des informations d'histoire ancienne ou de sciences naturelles, mais si les assertions du Christ et de ses apôtres doivent ou non faire foi pour nous, alors qu'elles portent sur des choses qui, tout en tenant intimement à l'essence

de la religion, rentrent dans le domaine des faits, sont importantes à connaître et en même temps ne peuvent faire l'objet d'un savoir humain, comme l'avenir de l'Eglise et du monde, les relations du monde invisible, ses forces spirituelles, par exemple l'existence des anges et des démons, et bien d'autres points encore. Voilà la question que nous avons résolue par l'affirmative et sur laquelle il nous semble que votre conception doit vous suggérer une réponse différente de la nôtre, et en tout cas moins catégorique. C'est la différence que j'ai cherché à faire ressortir.

Est-ce là tout ce qui nous sépare? Serais-je parvenu, en insistant sur ce point, à dire au juste ce qui nous empêche d'être complètement d'accord? Ou bien cette divergence théorique tiendrait-elle, en fin de compte, à une différence de tempérament religieux? Ou enfin, est-ce que le même sentiment qui m'a mis la plume à la main, et dont vous vous doutez bien, m'a conduit à me dissimuler la portée de nos dissentiments? J'ose croire que non, si j'en juge par l'impression que m'ont fait éprouver, même les traits dirigés contre nous et où nul d'entre nous, j'en suis sûr, n'aura senti la main d'un ennemi.
